

## Yvon Rivard, Louise Warren

Francis Langevin

Numéro 140, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

### ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Langevin, F. (2010). Compte rendu de [Yvon Rivard, Louise Warren]. *Lettres québécoises*, (140), 50–51.

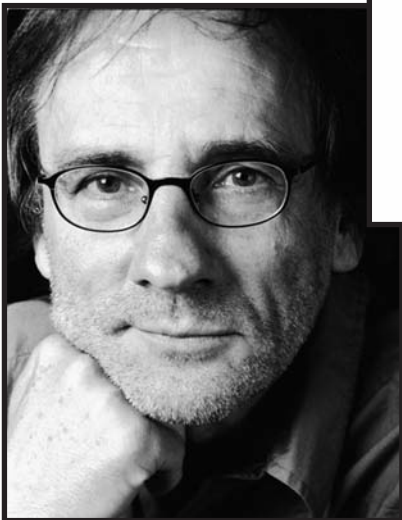


Yvon Rivard, *Une idée simple*, Montréal, Boréal coll. «Papiers collés», 2010, 224 p., 25,95 \$.

# Une conversation passionnante

Qu'est-ce que le travail de l'intellectuel ou de l'écrivain aujourd'hui? Voilà la question que pose Yvon Rivard dans ce recueil de 14 essais qui entrent en conversation (entre autres) avec Broch, Camus, Rilke, Aquin, Proust, Handke, Bernard Émond, Virginia Woolf, Gabrielle Roy et Jean Bédard.

L'ouvrage, dense, construit des solidarités philosophiques qui ne se laissent pas saisir sans qu'une conversation s'établisse avec le lecteur. Aussi ce compte rendu ne peut-il que s'accrocher momentanément aux pensées que suggère l'écriture d'Yvon Rivard qui, encore une fois, donne à penser et à écrire. Elle invite à



YVON RIVARD

adopter une attitude d'innocent, à endosser la pauvreté et le dénuement dans le but d'atteindre et de créer — « attention à la marche », écrivait-il — le bonheur. Car la littérature, le roman, l'écriture demandent cette indigence à soi et à l'autre pour faire advenir la beauté parmi les violences. De l'indigence, de la perte du monde

peut venir son salut (le mot est d'importance), puisque c'est à son propre salut, à travers celui du monde, que travaille l'intellectuel qui écrit. Les illusions que l'artiste crée permettent de mettre en relief la violence qui, autrement et sans son intervention, resterait une abstraction acceptable. Comme Broch, pour qui l'intellectuel doit être un acteur de la réalité sociale, Yvon Rivard ajoute à ce « réalisme » philosophique une dose de métaphysique en affirmant très nettement l'inutilité, sinon la nuisance, de l'intellectuel qui prétendrait n'être pas lui-même terre à terre, fragile, faible, humain, qui du reste serait incapable de reconnaître son semblable. Écrire à partir du réel, et le quitter, permet d'aller au réel en tentant d'y revenir, et non pas simplement de le survoler en se regardant regarder.

L'idée est simple et elle ne l'est pas, puisque certes il s'agit pour l'intellectuel qui écrit de choisir simplement de s'intéresser à la simplicité, de devenir momentanément et profondément simple lui-même, c'est-à-dire démuné, dépourvu, pauvre,

mais riche de ce qui doit rester un manque, une carence, une incapacité, une frustration.

Pour arriver à cette « attitude » de l'intellectuel qui écrit, « le romancier doit d'abord humblement recueillir, retrouver toutes ces petites choses sous lesquelles se cache la réalité et dont nous nous éloignons parce qu'elles nous éloignent de nous-mêmes » (p. 154). Proche, dans l'esprit, de la philosophie de Paul Ricœur, Yvon Rivard voit dans le roman, suivant Proust, la possibilité de saisir, dans un moment congru d'une vie tout entière — et tout particulièrement les moments de fragilité où se glisse le tragique invisible —, l'intensité et la complexité de l'être-au-monde. Sortir du temps perçu, confortable et inaperçu, en le dilatant, en le condensant, en l'organisant, pour entrer dans le temps abstrait de la pensée, permet en outre de faire l'expérience de la réalité de la pensée de l'autre. C'est là que l'intellectuel trouve son utilité.

« On écrit et lit pour vivre d'une autre vie, pour sentir que notre vie est une œuvre. » (p. 157) La littérature, enfin, fournit des cadres pour calmer les entropies; la littérature des Handke, Woolf, Roy, Faulkner, Proust, Émond et toutes celles que convoque Yvon Rivard dans ses essais constituent des « recherches » où le temps et la vision du monde sont en travail, au risque périlleux de voir disparaître le réel et le présent dans cette poursuite des craquelures de leur vernis. C'est ce risque qui vaut la peine (ou la gloire?).

On lira donc avec bonheur ces essais qui, au gré d'une écriture suave malgré des sujets impartis (la vie, la mort, le rôle des intellectuels, le bonheur, l'âme, le salut, le vivre ensemble, la violence, l'amour), ménagent un espace pour le dialogue en avançant par couches, comme on fabrique un collage.



Louise Warren, *Attachements. Observation d'une bibliothèque*, Montréal, l'Hexagone, 2010, 180 p., 19,95 \$.

# Les livres comme art de vivre

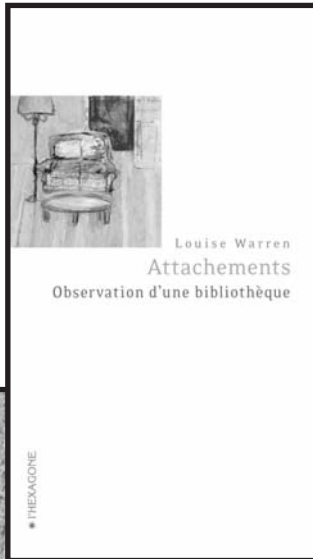
La poète Louise Warren fait paraître ce récit-essai-carnet intime, un « projet de création » qui s'attache à raconter les affects et les souvenirs rattachés à l'observation de sa bibliothèque personnelle. Ce pèlerinage relève à la fois d'une sorte d'art de la lecture et d'un art poétique.

La démarche est intéressante, qui mobilise les « attachements » multiples de la poète à la matérialité, à la forme et à la substance des livres: livres d'enfants, revues de décoration intérieure, livres d'art et livres sur l'art, romans marquants, recueils de poésie, essais. Les quelque 110 « fragments » qui composent l'ouvrage racontent moins la lecture de ces livres que leur recherche, leur achat, leur manipulation, leur conservation, leur disparition, de même que toutes les relations tissées avec les auteurs, les éditeurs et les artistes.

[L]attention à l'objet, déjà une écriture (p. 13)

Délaissant le registre argumentatif de l'essai, Louise Warren, dirait-on, s'observe observer. La situation d'écriture est sans cesse rappelée. C'est à une promenade parmi les objets familiers que nous invite l'écrivaine pour qui ce projet est aussi l'occasion de réfléchir, certes de manière flottante, à l'écriture, c'est-à-dire à

l'écriture comme attitude d'être au monde, un peu fascinée par elle-même. Les phrases nominales et les énumérations sonores placent en effet la voix au centre du projet d'écriture, donnant au tout l'apparence d'un ensemble de fiches, de notations en suspens, rondes comme des poèmes et où l'effort de concision est évident. Chaque fragment se termine par une sentence dont la forme semble importer davantage que le propos, maintenant l'écriture et la poésie dans leur



LOUISE WARREN

écran de mystère réservé aux initiés.

Tendu vers l'écrit, spéculaire, ce livre participe d'un art poétique daté et situé où l'écriture (on dirait le discours d'un Barthes des années soixante), le langage et la création sont sacralisés et forment une trinité qui survole le monde réel, paradoxalement en se réclamant du « geste » et de la pré-

sence attentive dans le monde. Si l'écrivaine est présente au monde, il semble que ce soit largement une manière de prendre conscience de soi. L'écriture, art de vivre ? « Lorsque j'ai senti que j'existais trop, je me suis mise à écrire » (p. 125) ; « Cet état de présence motive le geste d'écrire » ; « En lisant, en soulignant Jabès, je devenais mon propre texte » (p. 34) ; « Quand je lis ce livre, la forme me contient » (p. 166) ; « Je ne désire pas y aller seule, mais accompagnée de l'écriture » (p. 105), etc.

Cette posture d'écrivain pourrait passer pour nombriliste, et c'est sans doute ce qui déçoit le plus dans ce projet, car on peine à se défaire de l'image d'une écriture bourgeoise et institutionnelle. Pour arriver à parler de la substance des livres, le récit doit raconter l'origine des souvenirs, des « attachements », et passe comme nécessairement par une explicitation des conditions matérielles de lecture et d'écriture. L'écriture prend alors des airs d'oisiveté privilégiée quand l'écrivaine raconte l'émotion des voyages (fréquents) à Paris et ailleurs en France où l'on chine les livres rares, la maison d'été consacrée à l'écriture, les invitations à lire dans les festivals, les résidences d'écrivain, « mes essais », « mes archives », etc. Les poètes et les artistes, qu'on appelle souvent par leurs prénoms, les accointances et les noms de lieux « désérotisés », « intimisés » jusqu'à devenir familiers, ne contribuent pas peu à une image de soi qui place en définitive la substance des livres (les idées, les émotions, le *propos*) en marge de leur apparence (rareté, beauté matérielle, odeur, couleur, poids).

Désencombré de l'*etbos* de l'écrivain, *Attachements* raconterait pourtant avec finesse et beauté la qualité du regard de la poète. L'attention minutieuse aux objets, aux petits moments grossis à la loupe, témoigne d'une attitude émerveillée et sensible dans l'être au monde, qualité essentielle à la poésie — en quoi on préférera donc relire Louise Warren dans ses poèmes. ■

# estuaire

LE  
POÈME EN  
REVUE

ABONNEMENT POUR QUATRE (4)  
NUMÉROS PAR ANNÉE TRANSPORT INCLUS

TARIF	RÉGULIER	ÉTRANGER
1 an	40,64 \$ (36 \$ + taxes)	55 \$ (sauf É.-U. 45 \$)
2 ans	72,24 \$ (64 \$ + taxes)	85 \$ (sauf É.-U. 75 \$)
3 ans	103,84 \$ (92 \$ + taxes)	—

nom

adresse

code postal

téléphone

télécopieur

courriel

veuillez m'abonner à partir du numéro

ABONNEMENT

Estuaire

CP 48774, Outremont (QC) H2V 4V1